

<b>Zeitschrift:</b>	Schweizerisches Archiv für Volkskunde = Archives suisses des traditions populaires
<b>Herausgeber:</b>	Empirische Kulturwissenschaft Schweiz
<b>Band:</b>	17 (1913)
<b>Artikel:</b>	Les "Fôles" : contes fantastiques patois recueillis dans le Jura bernois
<b>Autor:</b>	Rossat, Arthur
<b>DOI:</b>	<a href="https://doi.org/10.5169/seals-111524">https://doi.org/10.5169/seals-111524</a>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 12.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## Les « Fôles »,

Contes fantastiques patois recueillis dans le Jura bernois  
par ARTHUR ROSSAT (Bâle)

(Suite)

### XVIII. lõ byô-l-ôjë.<sup>236)</sup>

L'oiseau bleu.

(Patois de Miécourt.)

1. ë y' ëvë qn fwä ï püer ãn kë fzë dë djol, ï mëtië kë lëxë sön-ãn mõri d' fë dë sï tã lï.

ë rvëñë d' lë fwär d' pôrëtrü. (sôsï s'â qn fôl vrë: më mîmî, kë m' l'ë rëkôtq, ãn-ëtq xûr.) më ë n'ëvë râ vâdû.

ë vñë së rpôzq dë lõ ptxü d' lë mõxnîr, lëvü ã dyq k' lë dñatx ëvñ yqt sëbë ë yï fzï yô bôñä.

ë püerq ë pœ ë s' lëmâtq.

2. vwâli tô dî kô k'ë yï vñë ï vëyø ãn k' yï dyë:

— bôt ïn- ôjë dë të djol! të l' vœ bî vâdr.

— ï n'ãn-ë p' ë pœ ï n'ã sërô ëtrëpê!

— ëtâ ï pô!

l' vëyø ãn xôtrë: ï bë byô-l-ôjë ëbôrdë; ë l'ëtrëp ë pœ l' bôtë dë lë djol dî püer mäléyôrû, ã yï dyë:

— tñë t' ërë fât d' ãtñë, t' n'ërë râ k'ë dîr: « ôjë byô<sup>238)</sup>, fë tô sërvîs! »

L'oiseau bleu.

(Patois de Miécourt.)

1. Il y avait une fois un pauvre homme qui faisait des cages, un métier qui laissait son homme mourir de faim dans ce temps-là.

Il revenait de la foire de Porrentruy. (Ceci c'est une fôle vraie; ma grand'mère, qui me l'a racontée, en était sûre.) Mais il n'avait rien vendu.

Il vint se reposer dans le trou de la Môchnire, là où on disait que les sorcières avaient leur sabbat et y faisaient leurs beignets.

Il pleurait et puis il se lamentait.

2. Voici tout d'un coup qu'il y vint un vieil homme qui lui dit:

— Mets un oiseau dans ta cage! Tu le veux bien vendre.

— Je n'en ai pas et puis je n'en saurais attraper!

— Attends un peu!

Le vieil homme siffla; un bel oiseau bleu aborda; il l'attrape et puis le mit dans la cage du pauvre malheureux en lui disant:

— Quand tu auras besoin de quelque chose, tu n'auras rien qu'à dire:

<sup>236)</sup> Cet *l* épenthétique s'explique par l'analogie avec *l' bë-l-ôjë* = *un bel oiseau*, d'où le patois a formé: *l' gro-l-ôjë* (litt. un *gros-l-oiseau*), *l' ptë-l-ôjë*, *l' byô-l-ôjë*, etc. — <sup>237)</sup> Près de Miécourt, il y a le *bô d'lë mõtxnîr* = *le bois de la Môchenire*. — <sup>238)</sup> Cette forme *ôjë byô* est française. Dans nos fôles, qui sont en général traduites du français, tous les vocatifs ou interjections conservent leur forme originale, et parfois ne sont même pas traduites en patois (Cf. *Jean de l'Ours* N° VII, 14).

mē tχē ē t'ērē sērvī tō sō k' tē vōrē, tē n'rēbyōrē djmē d' yī dūr: « sēt ēspōtī<sup>239)</sup> ī t' rmēxīe! »

3. tōt-ēxtō, lō pūer ān k' ēvē fē, dyē: « byō-l-ōjē, fē tō sērvīs! »

xtō dī, xtō ēn tāl txērdjē fē dvē lū. tχē ēl ē mēdjē l' būlī, ē dyē: « mērsī, sēt-ēspōtī! » ēprē lō rōtī: « ō! mērsī bī, sēt-ēspōtī! » ēprē lō dēsēr: « ō! mīl kō mērsī, sēt-ēspōtī! »

4. ēprē d'sōlī nōtr ān s' bōtē ā rūt pō lē fwār dē dlēmō.

tχē ē fē ērīvē ē bōrñō, ē trōvē tō lē vlēdjē sā dō dxū<sup>240)</sup>: lē djā rītī, vētī ā dūmōwān; s'ētē ēn rūd ēfēr!

ē dmēdē sō s'ētē krēbī<sup>241)</sup> lē bñiēsō<sup>242)</sup>). ēn fān yī rēpōjē s'ē n' sēvē p' k' s'ētē lē fēt d' lē fēyē dē mē:<sup>243)</sup> lē pū bēl dē fēyē vlē ētr

« Oiseau bleu, fais ton service ! » Mais quand il t'aura servi tout ce que tu voudras, tu n'oublieras jamais de lui dire : « Saint - Espontin, je te remercie ! »

3. Tout aussitôt, le pauvre homme qui avait faim, dit : « Oiseau bleu, fais ton service ! »

Sitôt dit, sitôt une table chargée fut devant lui. Quand il eut mangé le bouilli, il dit : « Merci, Saint-Espontin ! » Après le rôti : « Oh ! merci bien, Saint - Espontin ! » Après le dessert : « Oh ! mille (coups) fois merci, Saint-Espontin ! »

4. Après (de) cela, notre homme se mit en route pour la foire de Delémont.

Quand il fut arrivé à Bourrignon, il trouva tout le village sens dessus-dessous : les gens couraient, vêtus en dimanche ; c'était une rude affaire !

Il demanda si c'était peut-être la fête patronale. Une femme lui répondit s'il ne savait pas que c'était la fête de la Fille de Mai : la plus

<sup>239)</sup> On chercherait en vain ce saint *Espontin* dans le calendrier ; c'est un nom inventé ; mais je ne saurais dire s'il a une signification quelconque ou s'il fait allusion à un personnage ou à une chose que les syllabes de ce nom devraient rappeler. — <sup>240)</sup> Littéralement : *sens dessous dessus*. Cette expression patoise confirme l'explication de Littré : *sens* (sā) *dessus dessous* ou *c'en* (s'ā) ; le mot *sans* = *sē*. — <sup>241)</sup> Le mot *krēbī*, litt. : *je crois bien*, s'emploie dans le sens de *peut-être* (Cf. *Arch. VII* p. 10, N° 38). — <sup>242)</sup> Les *bñiēsō* sont la *fête de dédicace*, ou bien la *fête patronale* ; comme la *bénichon* fribourgeoise. Elles se célèbrent à des époques très diverses, mais dans bien des localités du Jura, surtout dans la Vallée de Delémont, la fête tombe sur le deuxième dimanche de novembre et se confond avec la St-Martin. Voilà pourquoi les gâteaux faits ce jour-là s'appellent indifféremment *gâteaux de bñiēsō* ou *gâteaux de St-Martin*. — <sup>243)</sup> On sait qu'autrefois on a célébré un peu partout des *fêtes de mai*, dont le souvenir s'est perpétué jusqu'à nos jours. Pour ne parler que du Jura catholique, il n'y a pas bien longtemps que les enfants allaient encore chanter le *pitχē-mē* (*Arch. III*, p. 275 sq. — Cf. *C. Bauquier. Mois Fche-Comté*, p. 61 sq.). Je signalerai ici les articles de *M. W. Robert* : *Arch. I* p. 229, et *F. Chablop* : *La Fête de Mai*, *Arch. II* p. 14. — Relativement à la *Fille de Mai de Bourrignon*, il a paru *Arch. II*, p 99 sq. un article de *M. A. Daucourt*, sur lequel il vaut mieux ne pas insister. Je tiens cependant

vēti ā byā ē pōe prōmnē ā pwēxēsyō<sup>244)</sup>  
pōe lō vlēdjō; mē ē n' trōvī pīe p' īn-  
ēyō k' yī ālōex; s'ā pō sōli k' lē fān  
rītī tā.

5. nōtr ān s' mūzē: « l'ōjē pōrē  
yō fēr servīs. »

ěxtō ē dyē: « ōjē byō, fē tō  
sērvīs! » ē vwālī k' lē fēyō dē mē  
fōe pū bēl k'ēn rēn. djmē ā n'ān-  
ēvē ākō vū ēn xē bī vēti dā lē pīo  
ā lē tēt.

tō lē djā lē rmēxyēn, ē pōe ē s'ān-  
ălē.

6. mē ē s' trōpē dē txmī: ā yūa  
d'ērīvē ē dlēmō, ēl-ērīvē ē fārāt<sup>245)</sup>.

tō drwā l' djūēn kōt d' fārāt  
prēnē fān xī djōli. mē sē djūēn fān  
n' trōvē p' ē s'vētī: tō ēl-ēvē ī  
kwētxlā, ēl n'ēvē p' d'ēyō; tō ēl-  
ēvē sē txās, s'ētē sō būrā k' mākē!  
s'ētē ēn rūd ēfēr pē sī txētē.

7. nōtr ān s' mūzē: « ēd yō! ptē  
byō-l-ōjē, fē tō sērvīs! »

ěxtō tō ālē bī.

mē lē djūēn fyēsīe fōe bī pū bēl  
k' lē djūēn kōt k' ētē kmā ī sūyō ā  
lō d'lē<sup>246)</sup>.

l'byō-l-ōjē dōexē fēr ēxbī sō sērvīs  
pō lō kōt, k' fōe vēti xū l' kō<sup>247)</sup> ā  
vlō ē ā dātēl.

à dire que tous ces prétendus renseignements où l'on nous montre, p. ex., les jeunes filles de Bonfol, de Damphreux, etc. « chantant leur hymne à Herta en passant devant la Fille de Mai », ces renseignements publiés déjà par *Quiquerez*, n'ont aucune valeur quelconque, ont été inventés de toutes pièces, et ne sont — qu'on me pardonne l'expression — que pure *fumisterie*.

<sup>244)</sup> Le vādais dit : *pōrsēsyō*, l'ajoulot : *pwēxēsyō* = *procession*. — <sup>245)</sup> Ferrette (Pfirt), en Alsace, avait autrefois des relations suivies avec le Jura; on y allait beaucoup de Miécourt et d'Ajoie. — <sup>246)</sup> J'ai déjà relevé cette expression : *au long de* = à côté de. (Cf. ci-dessous XIX. 1.) — <sup>247)</sup> Remarquez l'expression *xū l' kō* = *sur le coup, sur le champ*.

belle des filles voulait être vêtue en blanc et promenée en procession par le village; mais ils ne trouvaient (seulement) pas un vêtement qui lui allât; c'est pour cela que les femmes couraient tant.

5. Notre homme (se) pensa: « L'oiseau pourrait leur faire service. »

Aussitôt il dit: « Oiseau bleu, fais ton service! » Et voici que la fille de mai fut plus belle qu'une reine. Jamais on n'en avait encore vu une si bien vêtue (depuis les) des pieds à la tête.

Tous les gens le remercièrent et puis il s'en alla.

6. Mais il se trompa de chemin: au lieu d'arriver à Delémont, il arriva à Ferrette.

Tout droit le jeune comte de Ferrette prenait femme si joli[e]. Mais sa jeune femme ne trouvait pas à s'habiller: quand elle avait un corselet, elle n'avait pas de vêtements; quand elle avait ses bas, c'était son justaucorps qui manquait! C'était une rude affaire (par) dans ce château.

7. Notre homme (se) pensa: « Aideleur! Petit oiseau bleu, fais ton service! » Aussitôt tout alla bien.

Mais la jeune fiancée fut bien plus belle que le jeune comte qui était comme un souillon près d'elle.

L'oiseau bleu dut faire aussi son service pour le comte, qui fut vêtu sur le coup en velours et en dentelles.

éł ẽvítę̄n ă lę nás nǫtr ȏjlīę̄<sup>248)</sup> pō  
lǭ rmę̄xyę̄ d' sę̄ bō̄ sę̄rv̄īs.

8. ęprę̄ lǭ dēnę̄ ę̄ s'ā vlę̄ ǎlę̄, t̄x̄ę̄  
lǭ kō̄t l'ę̄rātę̄ ę̄ pō̄ ȳī dmēdę̄ ę̄ ę̄txtę̄  
sō̄n-ȏję̄. mē̄ ę̄ n' vlę̄ p' lę̄ v̄adr.

lǭ kō̄t ȳī ȏfrę̄ t̄q̄ sę̄ b̄ī ę̄ t̄q̄ sę̄  
s̄. ę̄ s' b̄otę̄ ę̄ m̄uzę̄, ę̄ pō̄ ę̄ ȳī dȳ:

— ī vwärę̄; ȳ v̄erę̄ v̄ō b̄eyīa m̄  
r̄epō̄s ǎtr̄ dj̄q̄ ę̄ n̄ō.

nǫtr̄ ȏjlīę̄ f̄ō m̄alī̄; éł ǎtr̄ d̄e lǭ  
bō̄:

« ȏję̄ bȳō, f̄e t̄ō sę̄rv̄īs! »

vwälī̄ k'ę̄l̄ ę̄ t̄q̄ kō̄tā ǐn-ǎtr̄ bȳō-  
l-ȏję̄. ę̄ b̄otę̄ l'ę̄ję̄ ǎdj̄nāt̄x̄ī d̄e sō̄  
sw̄e<sup>249)</sup>, ę̄ pō̄ lǭ n̄ō d̄e lę̄ dj̄ōl̄, ę̄ pō̄  
s'ān-ǎlę̄ v̄a lǭ kō̄t ȳī d̄ir̄ k'ę̄l̄ ę̄t̄ę̄ b̄ī  
d̄ę̄kū̄a, mē̄ k'ę̄ ȳī dv̄ę̄ ǎk̄ō b̄eyīa sę̄  
f̄ān ę̄v̄ō.

9. t̄q̄ p̄ermīę̄<sup>250)</sup> lǭ kō̄t n̄e vlę̄ p';  
mē̄ ę̄ s' m̄uzę̄:

— xt̄ō k' t̄ ę̄r̄ę̄ l'ę̄ję̄ p̄ō tw̄a, t̄  
lę̄ v̄ē rp̄ar̄!

ę̄ t̄x̄ǖdę̄ b̄ī d̄ir̄: « bȳō-l-ȏję̄, f̄e t̄ō  
sę̄rv̄īs! » mē̄ lę̄ f̄ān s'ān-ǎlę̄ v̄ō l'ȏjlīę̄  
sę̄ s̄ē rv̄īr̄ī.

lǭ kō̄t ę̄ f̄ō x̄ē tx̄ę̄gr̄īn̄ę̄ k' ę̄ m̄ōr̄ę̄  
d̄e lę̄ n̄ō.

ę̄ rv̄ēn̄ę̄n̄ lę̄ d̄ū p̄ō ǎb̄it̄ę̄ lǭ tx̄ę̄t̄ę̄;  
ę̄l̄ ǎen̄ br̄am̄a d̄ lę̄ f̄ūətx̄ǖn̄ ę̄ f̄ōn̄  
b̄īn̄ę̄ȳōr̄ǖ.

vwälī̄ l'ixtw̄ar̄ d̄ī bȳō-l-ȏję̄, k'ān̄-  
ę̄p̄ōl̄ ę̄xb̄ī l'ixtw̄ar̄ d̄e l'ān̄ k'ę̄v̄ę̄ v̄ad̄ǖ  
sę̄ f̄ān̄ p̄ō ǐn-ȏję̄.

Ils invitèrent à la noce notre *oiselier*  
pour le remercier de ses bons services.

8. Après le dîner, il s'en voulait  
aller, quand le comte l'arrêta et (puis)  
lui demanda à acheter son oiseau.  
Mais il ne voulut pas le vendre.

Le comte lui offrit tous ses biens  
et tous ses sous. Il se mit à réflé-  
chir et puis il lui dit:

— Je verrai; je viendrai vous  
donner ma réponse entre jour et nuit.

Notre oiselier fut malin; il entra  
dans le bois:

« Oiseau bleu, fais ton service! »

Voici qu'il eut tout de suite un  
autre oiseau bleu. Il mit l'oiseau (en-  
sorcelé) magique dans son sein et  
puis le nouveau dans la cage, et puis  
s'en alla vers le comte pour lui dire  
qu'il était bien d'accord, mais qu'il lui  
devait encore donner sa femme avec.

9. Tout d'abord le comte ne vou-  
lait pas; mais il (se) pensa:

— Sitôt que tu auras l'oiseau  
pour toi, tu la veux reprendre!

Il crut bien dire: « Oiseau bleu,  
fais ton service! » Mais la femme s'en  
alla avec l'oiselier sans se retourner.

Le comte en fut si chagriné qu'il  
mourut dans la nuit.

Ils revinrent les deux pour habi-  
ter le château; ils eurent beaucoup  
de (la) fortune et furent bien heureux.

Voilà l'histoire de l'oiseau bleu,  
qu'on appelle aussi l'histoire de  
l'homme qui avait vendu sa femme  
pour un oiseau.

(Mme Bertha Pheulpin, buraliste postale, Miécourt.)

<sup>248)</sup> Bien faire attention à ce mot l'ȏjəl̄īs = l'oiselier, *celui qui a, qui possède un oiseau*; il n'est pas pris ici dans le sens de l'oiseleur = *celui qui va à la chasse aux oiseaux*, bien que le patois, dans ce second sens, dise aussi l'ȏjəl̄īs. — <sup>249)</sup> C'est le mot dérivé régulièrement de *sinu* = *sw̄e*; mais bien qu'il soit donné dans *Guélat* et *Biétry*, il n'est pas très usité dans le langage populaire, et seulement dans le sens particulier qu'il a ici. On ne dira jamais: *b̄eyīa l'sw̄e ǎn-ǐn-ǎf̄e* = *donner le sein à un enfant*, mais bien: *b̄eyīa lę̄ t̄x̄it̄x̄a*, *b̄eyīa ę̄ t̄as̄īa* (*donner à téter*); ou bien alors on emploie le mot français: *b̄eyīa l'sein*. — <sup>250)</sup> Littéralement: *tout premier* = *tout d'abord*.

## XIX. lę fōl də djā kūən-txü.

La Fôle de Jean Corne-Cul.<sup>a)</sup>

(Patois de Miécourt.)

1. prē dī txētē d'ī rwā s' trōvē lę mājō d'ī fērmīə k' ęvē ęn rōt d'āfē. ă dyē k' ę n' sərī p' tō ălē dē ęn bēn d' txērbōnīə; sōlī vōe dīr k' s'ētē ă pūər ăn ă lō d' tō<sup>251)</sup> sē gūərdjāt ę nōrī.

2. ī djō lę būə dī pūər fērmīə pēsē lę bēr d' lę pētūr, ę s'ān-ălę sə rpētr dē lę prē ă rwā.

sī rwā k' ętē ă rānəvā,<sup>252)</sup> fzē ę txüq lę būə. s'ētē ęn rūd ęfēr pō sī pūər mēnēdjə: lę fān pūərē, lęz-ăfē pūərī; mē lę pēr s'ēvīzē<sup>253)</sup>.

ęl ękōrtxę lę bēt, yī lęxę lę tēt ęvō lęz-ękūən, bęyę ę mēdjīə lę txīə ă sęz-ăfē, pō s'ān-ălę kōtr lę vēl vādr sę pē.

3. ę pēsē fērm ă vīlēdjə, sē trōvē ę lę vādr.

lę swā vñę; ęl ętē sōl, ę s' küttxę dē ă bō, dō ă grō sępī.

tō d'ī kō ę vwāyę ęn xērās; ę s' yōv: s'ētē ęn rōt d' voleurs k' ęvī fę ă fūə pō kōtē yō sū, yōt būtī vūlē.

4. ę mōtē xū īn-ębr pō mōe vūər. tō d'ī kō sę pē txwāyę ă bē mwātā d' tō sī būtī.

lę voleurs ępēvūrīə s'ā rītēn ă rālē: «sāvā nō! s'ā l' dyēl k' nō vī pār!»

ę lęxēn tō ę pōe s'āfūr. ū pōjē<sup>254)</sup> sę txās, l'ātr sę kăp, īn-ātr sę txüllät.

1. Près du château d'un roi se trouvait la maison d'un fermier qui avait une bande d'enfants. On disait qu'ils ne seraient pas tous allés dans la benne d'un charbonnier; ça veut dire que c'était un pauvre homme à côté de toutes ces petites bouches à nourrir.

2. Un jour le bœuf du pauvre fermier passa la clôture de la pâture, et s'en alla se repaître dans le pré (au) du roi.

Ce roi qui était un vaurien fit (à) tuer le bœuf. C'était une rude affaire pour ce pauvre ménage: la femme pleurait, les enfants pleuraient; mais le père (s'avisa) eut une bonne idée.

Il écorcha la bête, lui laissa la tête avec les cornes, donna à manger la chair à ses enfants, puis s'en alla contre la ville vendre sa peau.

3. Il passa ferme au village, sans trouver à la vendre.

Le soir vint; il se coucha dans un bois, sous un gros sapin.

Tout d'un coup il vit une clarté; il se lève: c'était une troupe de voleurs qui avaient fait du feu pour compter leurs sous, leur butin volé.

4. Il monta sur un arbre pour mieux voir. Tout d'un coup sa peau tomba au beau milieu de tout ce butin.

Les voleurs effrayés s'en coururent en criant: «Sauvons-nous! C'est le diable qui nous vient prendre!»

Ils laissèrent tout pour s'enfuir. Un perdait ses chausses, l'autre sa cape, un autre ses culottes.

a) Comparez: JEGERLEHNER, Sagen und Märchen aus dem Oberwallis 2, 135; COSQUIN, Contes pop. de Lorraine 1, 108 N° 10 et 1, 223 N° 20; G. BUNDI, Aus dem Engadin (Bern 1913), 48 ff. 34 ff.

<sup>251)</sup> Cf. ci-dessus, note 246. — <sup>252)</sup> Litt. un rien-ne-vaut = vaurien. —

<sup>253)</sup> Le verbe pronominal s'ęvīzē = s'aviser, sans autre complément, a le sens de: avoir une idée, une bonne idée. Le subst. ęn ęvīzē = une idée, litt. une avisée. Cf. Arch. V, p. 14, N° 86, note 1. ę m'vī ęn ęvīzē = il me vint une idée. —

<sup>254)</sup> Le verbe pīədr qui a d'habitude les formes i pərjē (je perdais) et y'ę pərjü (j'ai perdu), fait i pəjē, y'ę pəjü dans la Baroche (Basse-Ajoie) (Cf. XX, 4, 5).

mě grā-mēr k' m'ě rkōtē sēt-ix-twār, dyē k'ě rītī ēkō ādjō, pisk'ā n' lēz-ō dīmē rvū.

5. djā kūen-txū rēmēsē tō sī būt. ēl ēvē pyē sē bāgāt d' lūyō d'ūe ā s'ā rālē.

ā yūe d'ī būe, ēl ān-ōe dū; sēz-āfē ē pōe sē fān ētī bī vētī; ēl ēvī rōtī-bōlī<sup>255)</sup> tō lē djō.

lō rwā vñē tō djālū d' tē d' bī. ē yī dyē:

— k' ās ē dīr, djā kūen-txū, k' tē mītnē tō pyē d' sū?

— y'ē vādū mě pē ēn bātz<sup>256)</sup> lō pwā. mītnē ī sōbī, ī sōe prū rētx!

6. lō rwā xū sōlī s'ān-ālē; ē fzē tō ē txūē sē būe, ē pōe ēl āvīe sē vālā pō vādr lē pē.

ēprē txīz djō, ē rvēnēn tō l'ū ēprē l'ātr sē ēvvā rā vādū. lō rwā lē fzē ē bētr kōm xmēl, x' bī k'ē y' ān-ōe ū k' fē txūē tō rwā.

tō grēn ē ā kōlēr, lō rwā s'ā vñē vā djā kūen-txū, ā dyē:

— ētā t' vūer, bōgrē d' txī d' pūe, k' ī t' vōe bī mōtrē ē t' dīx fōtr dē djā, k' yē mītnē txūē ī d' mē vālā!

7. txē ē l' vwāyēn ērīvē,<sup>257)</sup> djā kūen-txū dyē ā sē fān:

— ī t' vōe fōtr ēn ēfēsīe; tō t' lēxré txwā ē tō frē lē mūe<sup>258)</sup>. tō dēvīzrē lō rēxt.

Ma grand'mère qui m'a raconté cette histoire, disait qu'ils couraient encore aujourd'hui, puisqu'on ne les a jamais revus.

5. Jean Corne-Cul ramassa tout ce butin. Il avait plein sa poche de louis d'or en s'en (r)allant.

Au lieu d'un bœuf, il en eut deux; ses enfants et puis sa femme étaient bien vêtus; ils avaient rôti-bouilli tous les jours.

Le roi [de]vint tout jaloux de tant de bien. Il lui dit:

— Qu'est-ce à dire, Jean Corne-Cul, que tu es maintenant tout plein de sous?

— J'ai vendu ma peau un batz le poil. Maintenant je suis bien, je suis assez riche!

6. Le roi, sur cela, fit tous (à) tuer ses bœufs, et puis il envoya ses valets pour vendre les peaux.

Après quinze jours, ils revinrent tous l'un après l'autre, sans avoir rien vendu. Le roi les fit (à) battre comme semelle, si bien qu'il y en eut un qui fut tué tout raide.

Tout fâché et en colère, le roi s'en vint vers Jean Corne-Cul en disant:

— Attends (-te voir), bougre de chien de porc, (que) je te veux bien montrer de te foutre ainsi des gens, que j'ai maintenant tué un de mes valets!

7. Quand ils le virent arriver, Jean Corne-Cul dit à sa femme:

— Je te veux flanquer une mornifle; tu te laisseras tomber et tu feras la morte. Tu devineras le reste.

<sup>255)</sup> Avoir du rōtī-bōli (litt. du rôti-bouilli) signifie: *avoir à profusion toutes sortes de bonnes choses, tout ce qu'on peut imaginer de meilleur, de plus fin et de plus délicat.* — <sup>256)</sup> En patois le mot *batz* est toujours *feminin*.

— <sup>257)</sup> Remarquer la construction: *Quand ils le virent arriver, Jean C. dit.* —

<sup>258)</sup> Cette façon de parler *fēr lē mūe* est particulière à l'Ajoie qui n'a qu'une forme pour ces deux genres: *ēl ā mōrē*, *i ā mōrē* = *il est mort, elle est morte.* Cependant *Paniers* 126 a: *i sā stē k'ā mōrēt.* (Cf. Ms. B. 126: *i seit cele qu'ā moérte*).

lǫ rwā ãtrę tχē djā kūən-tχū, d̄t kō d' pwē, rāvāxę sę fān.

— ę! x' mōn-ām, tę l'ę tχūę!  
t'ę xę ędrwā k' mwā; i vī d' tχūę  
ū d' mę vālā.

sę rā dīr, djā kūən-tχū s'ā vñę  
pār ęn kōnāt, ę pę ęl ęlē vā sę fān,  
ę yī kōnę ā tχū. ęl se ryōvę tō  
d̄t kō.

lǫ rwā yī dyę tō kōtā:  
— vā-mę tę kōnāt.  
— s' vō m'ā bęyīę prū, ęl ā  
vōtr!  
ę fzęn męrtxīę.

8. lǫ rwā, ăn-ęrvē ā txētē, tχūdę  
prū kōnę ā tχū dī vālā; lǫ vālā  
dmōrę mūę, ę pę bī mūę.

tχē lǫ rwā vväyę k'ęl ętę ęvü  
rōlę<sup>259)</sup> pę djā kūən-tχū, ę dyę ā sę  
vālā d' l'ęlē pār, d' l'ętētxīę dē i sę  
ę d' l'ęlē fōtr ā l'ętē.

sę k'ę fzęn. tχē ę fōn ęrvę vā  
l'ętē, lę vālā rvənę dīr ā rwā dē  
vnī vūę kmā ęl-lę vłi năyīę.

9. <sup>260)</sup> dī tā d'sōli, djā kūən-tχū  
pūrę dē sō sę. i xīr dē ęn bęl  
käręs<sup>261)</sup> pęsę.

— ę! k'as k'ę y'ę? k'as-tę pūrę?

— ę! mō pūrę ān, lǫ rwā m' vę  
fęr ę năyīę, pę x' k' i n' sę p' yę  
ę pę ękrīr!

s'ętę i bō nötę dī vęyę tā. ęl ę  
püdīę, ę pę yī dyę:

— i m' vę bötę ā tę pyęs; i sę  
yęr ę pę ękrīr.

xtō dī, xtō fę.

Le roi entrait quand Jean Corne-Cul, d'un coup de poing, renversa sa femme.

— Eh! sur mon âme, tu l'as tuée!  
Tu es [aus]si adroit que moi; je  
viens de tuer un de mes valets.

Sans rien dire, Jean Corne-Cul  
s'en vient prendre une corne(tte), et  
puis il alla vers sa femme, et lui  
corna au cul. Elle se releva tout d'un  
coup.

Le roi lui dit tout de suite:

— Vends-moi ta corne.  
— Si vous m'en donnez assez,  
elle est vôtre!

Ils firent marché.

8. Le roi, en arrivant au château,  
crut assez corner au cul du valet;  
le valet demeura mort et puis bien  
mort!

Quand le roi vit qu'il (était) avait  
été roulé par Jean Corne-Cul, il dit  
à ses valets de l'aller prendre, de  
l'attacher dans un sac et de l'aller  
f... lanquer dans l'étang.

Ce qu'ils firent. Quand ils furent  
arrivés à l'étang, les valets revinrent  
dire au roi de venir voir comment  
ils le voulaient noyer.

9. Pendant ce temps, Jean Corne-Cul  
pleurait dans son sac. Un monsieur  
dans un beau carrosse passa.

— Eh! qu'est-ce qu'il y a? Qu'est-  
ce [que] tu pleures?

— Eh! mon pauvre homme, le  
roi veut me faire (à) noyer, (pour)  
parce que je ne sais pas lire et puis  
écrire!

C'était un bon notaire du vieux  
temps. Il eut pitié et puis il dit:

— Je me veux mettre à ta place;  
je sais lire et puis écrire.

Sitôt dit, sitôt fait.

<sup>259)</sup> Le mot *rōlę* = rouler, est ici pris dans le sens familier de *tromper, duper*. — <sup>260)</sup> A partir d'ici, la fin de notre récit rappelle celle de *Jean-le-Fou* (Cf. XI, § 9-12). — <sup>261)</sup> Le patois a conservé au mot *käręs* le genre *féminin* qu'il eut tout d'abord en français.

djā kūən-txū l'etetxē dē lq sē, mōtē ā vwātūr ē pōe sān-älē d'ī bō trō ā l'otā.

10. lq rwā ē sē vālā rērivēn. lq nōtēr ē bēl-ē dīr:

— ī sē yēr ē pōe ēkrīr! nō m' fōt p' dē l'āv! ī vō dī k' ī sē yēr ē pōe ēkrīr!...

ē l' txēpēn ēvā, sē sēvvā, ā pū fō d' l'etā.

11. kēk tā ēprē, lq rwā s' prōmnē. ē vwāyē lēz āfē d' djā kūən-txū, bī vētī, k' txētī, k' s'ēmūzī, k' yōtxī<sup>262)</sup>.

ē yō dyē: — vō pōt bī ētr xī djōvyā txe vōt pēr ā mūe!

— pwā dē ō! dyē lq pū grō, nōt pēr nā p' mūe! ālē pēr vūe dē nōt ētal; ēl ētrēyē ī bē txvā, ē pōe k' nōz-ē ēn bēl kārēs!

lq rwā fō ēbābī ātē k' djālū.

— k'ās ē dīr sōsī?

— ma frīque,<sup>263)</sup> k' yē dyē djā kūən-txū, txe ī sē ērīvē ā fō d' l'etē, ī sē vñi dē ēn bēl vēl. s'ētē lē fwār; ān-ētētē pō rā. yē ēvū sī bē txvā ē pōe stē bēl kārēs pō trā bātz!

— bōgr, dyē lq rwā, ī yī v' ālē. vī m' mwānē ā l'etē.

12. ā pēsē pē lq txētē, ēl ēpōl dū vālā; ēl ēvē āvīe d'ā rēmwānē bēkō.

lq prēmīe vālā sāt dē l'etē; ē rvñē āxitō xū l'āv ē s' dēvēnē<sup>264)</sup>.

djā kūən-txū dyē ā l'ātr d' vīt ālē, k'ē fzē sīn d' l'ālē ēdīe.

Jean Corne-Cul l'attacha dans le sac, monta en voiture et puis s'en alla d'un bon trot à la maison.

10. Le roi et ses valets rarrivèrent. Le notaire eut (bel à) beau dire:

— Je sais lire et puis écrire! Ne me f... icez pas dans l'eau! Je vous dis que je sais lire et puis écrire!...

Ils le jetèrent en bas, sans savoir, au plus [pro]fond de l'étang.

11. Quelques temps après, le roi se promenait. Il vit les enfants de Jean Corne-Cul, bien vêtus, qui chantaient, qui s'amusaient, qui huchaien.

Il leur dit: — Vous pouvez bien être si joyeux quand votre père est mort!

— Parbleu oui! dit le plus grand, notre père n'est pas mort! Allez donc voir dans notre étable; il étrille un beau cheval et puis que nous avons un beau carrosse!

Le roi fut ébahi autant que jaloux.

— Qu'est-ce à dire cela?

— Ma foi, (que) lui dit Jean Corne-Cul, quand je suis arrivé au fond de l'étang, je suis venu dans une belle ville. C'était la foire. On achetait pour rien. J'ai eu ce beau cheval et ce beau carrosse pour trois batz!

— Bougre, dit le roi, j'y veux aller. Viens me mener à l'étang.

12. En passant par le château, il appelle deux valets; il avait envie d'en ramener beaucoup.

Le premier valet saute dans l'étang; il revint aussitôt sur l'eau et se débattait.

Jean Corne-Cul dit à l'autre de vite aller, qu'il faisait signe de l'aller aider.

<sup>262)</sup> Le verbe *yōtxī* a deux sens: 1<sup>o</sup> *fēr de yōtxrō* = *crier comme la chouette, hululer*. 2<sup>o</sup> *hucher, pousser des cris de joie élevés et prolongés, faire des « youlées », comme on dit en Suisse romande.* — <sup>263)</sup> Corruption euphémique de: *ma foi!* — <sup>264)</sup> Le verbe *dēvēnē* = *se débattre, faire de grands mouvements de bras, faire des contorsions*. On dit aussi *dēfrāpē*, et on l'emploie, p. ex., pour désigner les mouvements désordonnés des épileptiques.

l̄q skō rvñ̄e ̄xb̄i x̄l̄ l̄av, fz̄e l̄e m̄em m̄m̄.

— ̄q v̄q f̄a ̄l̄e, k' dȳe dj̄a kūen-t̄x̄l̄ a rw̄a. ̄q s' n̄a s̄er̄i t̄r̄īe t̄ot p̄e ȳo.

l̄q rw̄a s̄at̄e dd̄e. ̄q y' a ̄ak̄o, d̄n̄o dj̄o.

d̄j̄a kūen-t̄x̄l̄ s'ā rvñ̄e a l̄ot̄a; ̄f̄e b̄in̄eȳer̄u dj̄ōk̄ a s̄e m̄ū. vw̄al̄i l̄e p̄et̄ f̄i d̄ī rw̄a dj̄al̄u. m̄e dj̄a kūen-t̄x̄l̄ ̄v̄e ̄v̄u d̄ l̄e tx̄ēs d̄ ̄v̄w̄a ̄v̄u p̄ō pw̄er̄ ī t̄ō m̄al̄i d̄jn̄ē k̄ē y' ̄v̄ē l̄edȳē t̄ō s̄ē m̄al̄ist̄ē<sup>265)</sup>.

Le second revint aussi sur l'eau, faisant les mêmes mines.

— Il vous faut aller, (que) dit Jean Corne-Cul au roi. Ils ne s'en sauraient tirer tout seuls.

Le roi sauta dedans. Il y est encore de nos jours.

Jean Corne-Cul s'en revint à la maison ; il fut bien heureux jusqu'à sa mort. Voilà la vilaine fin d'un roi jaloux. Mais Jean Corne-Cul avait eu de la chance d'avoir eu pour parrain un sorcier tout malin qui lui avait légué toute sa malice.

(Mme Bertha Pheulpin, buraliste postale, Miécourt.)

## XX. l̄e tr̄a pw̄a d̄ūe d̄i dȳel̄.

1. ī p̄ūer̄ m̄ūnīe v̄et̄x̄ē d̄ē l̄' t̄a d̄ dj̄ad̄i x̄l̄ ī p̄ūer̄ ml̄ī ̄v̄a. t̄x̄ē ̄l̄-̄ē s̄ō d̄q̄zīēm̄ ̄f̄ē, ̄q̄n̄ ̄q̄m̄īē d̄ s̄ē f̄an̄ f̄ē m̄ār̄ēn̄, ̄q̄ p̄ō p̄r̄od̄ēx̄ē ā m̄ūnīē k̄' s̄ō p̄t̄ē fȳō m̄ērȳer̄ē l̄ē b̄ēx̄at̄ a rw̄a.

ā n̄' p̄ēl̄ē k̄ē d̄ s̄ōl̄ī d̄ē l̄ē v̄l̄ēd̄j̄ē, x̄ē b̄ī k̄ē l̄' rw̄a īn̄ ̄q̄ēȳē d̄j̄az̄ē.

2. k̄ōm̄ ̄l̄ ̄v̄ē m̄ētx̄ē t̄x̄ūer̄, ̄l̄ ̄l̄ē tx̄īē l̄' m̄ūnīē ̄q̄ ȳō d̄m̄ēd̄ē ȳōt̄ p̄t̄ē, ȳō<sup>266)</sup> p̄r̄om̄ēx̄ē d̄ān̄-̄v̄w̄a t̄x̄ōz̄ē, d̄ b̄ī l̄'ēȳōtx̄īē ̄q̄ d̄ b̄ī l̄'ix̄tr̄ūr̄.

l̄ē m̄ēr̄ ȳ b̄ēȳē ā p̄ūer̄ē.

x̄l̄ s̄ōl̄ī, l̄q̄ rw̄a l̄q̄ p̄r̄ēn̄ē, l̄q̄ b̄ōt̄ē d̄ē ̄ēn̄ b̄w̄ēt̄, ̄q̄ l̄q̄ tx̄ēp̄ē d̄ē ̄ēn̄ ̄r̄ēv̄īē. ̄q̄ d̄ūē<sup>267)</sup> ūr̄ d̄ē l̄w̄ē, l̄ē b̄w̄ēt̄ f̄ē

## Les trois cheveux d'or du diable.<sup>a)</sup> (Patois de Miécourt.)

1. Un pauvre meunier vivait dans le temps de jadis sur un pauvre moulin à vent. Quand il eut son deuxième enfant, une amie de sa femme fut marraine et puis prédit au meunier que son filleul épouserait la fille (au) du roi.

On ne parlait que de cela dans le village, si bien que le roi en ouït parler.

2. Comme il avait méchant cœur, il alla chez le meunier et leur demanda leur petit, leur promettant d'en avoir soin, de bien l'élever et de bien l'instruire.

La mère (y) le lui donna en pleurant.

Sur cela, le roi le prit, le mit dans une boîte, et le jeta dans une rivière.

A deux heures de loin, la boîte

a) Comparez : J. JEGERLEHNER, Sagen aus dem Unterwallis 81 N° 17 ; 133 N° 29 ; Sagen und Märchen aus dem Oberwallis 62 N° 79 et note.

<sup>265)</sup> Littéralement : *ses malicetés*. On dit aussi *l̄ē m̄al̄is*. — <sup>266)</sup> Remarquer la syllèphe : il alla chez *le meunier* et *leur* promit... — <sup>267)</sup> Le mot *dū* = *duo* a la forme féminine *dūē* (*duas*) : *dū dj̄ō*, *dūē sn̄ēn̄*. Ici on ne fait pas de liaison : *dūē-ūr̄*, mais on dit : *dūē ūr̄*.

ĕrāt<sup>268)</sup> ān-ĕn-ĕχūj. lō sĕdyĕ<sup>269)</sup> prĕñē  
lĕ bwĕt, l'ōvrĕ ĕ pœ ĕl ĕpōtxĕ tō  
kōtā lō ptĕ būebă ă sĕ fān, k' fō  
bīnĕyərūz d' l'ĕyōtxīe.

3. bī lōtā ĕprĕ, ī djō k'ĕ pyōvē,  
lō rwă ătrĕ txīe sĕ djā ĕ yō dmĕdĕ  
sĕ s'ĕtē yōt būeb k' sī bē djūēn ān.

lō sĕdyĕ yī dyĕ k' nyā ĕ kmā k'  
ĕl l'ĕvē trōvē.

tō kōtā lō rwă mūzĕ k' s'ĕtē l'ăfē  
k'ĕl ĕvē txēpē dē l'ĕrvīr.

ĕ yō dmĕdĕ pō vūo s'ĕ n' vōrī  
p' k'ĕl ălăex fĕr ĕn kōmīsyō ă lĕ rēn,  
yī pōtxĕ ĕn lătr.

4. lō būeb s'ān-ălĕ, mĕ ĕ s' pĕdjĕ<sup>270)</sup>  
dē ī bō. tō d'ī kō, vwālī k'ĕ vwāyĕ  
ĕn ptĕt txēdĕl ă lwē.

ĕ s'ā vĕ kōtr stō txēdlăt. txē ĕl  
ĕrīvĕ, s'ĕtē ĕn kăvērn.

ĕ kăkĕ ă lĕ pūətx: ĕn bwĕn vĕyĕ  
fān yī ăvrĕ, mĕ ĕl yī dyĕ:

— t' vī bī mā! t' ĕ txwă dē ĕn  
majō d' voleurs!<sup>271)</sup>

— s' n'ā ră, ī n' sĕrō ălĕ pū lwē,  
ă sĕ xī sō!<sup>272)</sup>

fut arrêtée à une écluse. Le scieur  
prit la boîte, l'ouvrit, et puis il ap-  
porta tout de suite le petit enfant à  
sa femme, qui fut bien heureuse de  
l'élever.

3. Bien longtemps après, un jour  
qu'il pleuvait, le roi entra chez ces  
gens et leur demanda si c'était leur  
enfant que ce beau jeune homme.

Le scieur lui dit que non et com-  
ment (qu') il l'avait trouvé.

Tout de suite le roi pensa que  
c'était l'enfant qu'il avait jeté dans  
la rivière.

Il leur demanda (pour voir) s'ils  
ne voudraient pas qu'il allât faire  
une commission à la reine, lui porter  
une lettre.

4. Le garçon s'en alla, mais il se  
perdit dans un bois. Tout d'un coup,  
voici qu'il vit une petite chandelle  
au loin.

Il s'en va contre cette chandelle.  
Quand il arriva, c'était une caverne.

Il frappa à la porte: une bonne  
vieille femme lui ouvrit, mais elle  
lui dit:

— Tu viens bien mal! Tu es  
tombé dans une maison de voleurs!

— Ce n'est rien, je ne saurais  
aller plus loin, je suis si fatigué!

<sup>268)</sup> Littéralement: *arrête*; pour ce mot, comme pour beaucoup d'autres, le patois a deux formes; l'une, l'*adjectif*: ĕrāt, gōxă, kōt (*dmürē*, *kōt* = *être pris*, *être arrêté*) et l'autre, le *participe*: ĕrātĕ, gōxĕ, kōtĕ. — <sup>269)</sup> Le patois vâdais a le mot: *savūrē* = *scier*; *lĕ sĕvūr* = *la scie*; mais on ne dit pas *l' sĕvūră*; on dit: *l' rēsū* = *le scieur*. Le verbe *rēsă*, *lĕ rēs*, s'emploie dans l'Ajoie, qui dit aussi: *syĕ*, *lĕ sīs*, mais *l' sĕdyĕ* = *scieur*. Ce mot est inusité dans le Vâdais. — <sup>270)</sup> Cf. Note 254 ci-dessus; le Vâdais dit: ĕ s' pĕrjĕ. — <sup>271)</sup> Dans tous nos contes, on emploie le mot frç *voleur* au lieu du patois *lĕr* (*latro*) ou *lĕrō* (*latronem*), pour désigner une *bande organisée*, avec *un chef*: nouvelle preuve que ce sont des traductions et non des récits originaux. — <sup>272)</sup> Le latin *satulu* a donné *sō*, fém. *sōl* = *fatigué*. Cette forme *sō*, qu'on retrouve *Pan. 3* (*i seu che sō dés daimes*), a été peu à peu remplacée par le fém. *sōl* qu'on emploie pour les 2 genres. (Cf. fôle IV, 1, 2, 3, X, 3, 4, etc.) *Biétrix* ne donne que *sōl*, *Guélat* a les deux formes: *sō* et *sōl*. De nos jours donc *sō* est vieilli et a cédé le pas à *sōl*. (Cf. XXI, 1).

é pœ é s' kutxé ãn-í kār<sup>273)</sup>.

5. lē völör ərvəñen é pœ s'ägré-ñen vō lę veyə k' évę lęxiə ãtrę st' étrëdjıə. mē txe él yoz-ësplikę kqm ęl-ëtę pədjü é k'ę pötxę ęn lätr a lę ręn, lq xef nə dyę pü rä.

é lq ęvrę lę lätr, é pœ vwäyę kę l' rwä dyę a lę ręn d' lq fęr é txe tő kōtä é pœ d' l' ãtérę dvę k'ę rätröex.

txe lq xef vwäyę söl, él ękryę ęn-ätr lätr kę dyę a lę ręn d' mëryę tő kōtä s̄i bę djüen büeb dëvö s̄e bęxät. — s̄o k' fę fę.

6. txe lq rwä ęrivię, é n' sëvę kōpär söl, é sō djidrę nə vlę p' l'ixtrü d' s̄o k' s'ëtę pësę.

— s'ā bō, dyę lq rwä, m̄tnę a n'i sërę pü rä txëdjıə; mē i tə dırę tő përię i mq. s' tə vę dmörę ęvö nq, tə m'ädrę txeři lę trä pwä d'üa d'i dyę! s̄e s̄e pwä, t' n'ę p' fät də rvəni!

é yí rëpöjë: — lq dyę nə m' fę p' é pävü! é pœ é pëtxę.

7. él ęrivię ãn-ęn vęl, lęvü él ęyę pëlę k'än-ęfrę dü s̄e d' løyę d'üa a stü k' pörę trövę pökwä i bęne<sup>274)</sup> n' bęyę pü d' vř, p̄iə p' d'āv.

é rëpöjë: — i vę l' dırę a rvəñe.

é vę pü lwä; él ęrivię dë ęn-ätr vęl, lęvü a yí dyö k'ä bęyörę ęn-ęn tő txërdjıə d'üa a stü k' pörę trövę pökwä ęn-ębr k' pötxę dë päm d'üa n' bęyę pü d' frü.

Et puis il se coucha en un coin.

5. Les voleurs arrivèrent et puis s'enrichirent avec la vieille qui avait laissé entrer cet étranger. Mais quand elle leur expliqua comme il était perdu et qu'il portait une lettre à la reine, le chef ne dit plus rien.

Il ouvrit la lettre et puis vit que le roi disait à la reine de le faire (à) tuer tout de suite et puis de l'enterrer (devant) avant qu'il rentrât.

Quand le chef vit cela, il écrivit une autre lettre qui disait à la reine de marier tout de suite ce beau jeune homme avec sa fille. — Ce qui fut fait.

6. Quand le roi arriva, il ne savait comprendre cela, et son gendre ne voulait pas l'instruire de ce qui s'était passé.

— C'est bon, dit le roi, maintenant on n'y saurait plus rien changer; mais je te dirai cependant un mot: si tu veux demeurer avec nous, tu m'iras quérir les trois cheveux d'or du diable! Sans ces cheveux tu n'as pas besoin de revenir!

Il lui répondit: — Le diable ne me fait pas (à) peur! Et puis il partit.

7. Il arriva en une ville, où il ouït parler qu'on offrait deux sacs de louis d'or à celui qui pourrait trouver pourquoi une fontaine ne donnait plus de vin, plus même d'eau.

Il répondit: — Je vous le dirai en revenant.

Il va plus loin; il arriva dans une autre ville, où on lui dit qu'on donnerait un âne tout chargé d'or à celui qui pourrait trouver pourquoi un arbre qui portait des pommes d'or ne donnait plus de fruits.

<sup>273)</sup> Cf. note 293 ci-dessous (Pan. 423 : *tot pair car et cornat.*) — <sup>274)</sup> Le *bęnę* (Ajoie) et le *bęrnę* (Vâdais) désigne *la fontaine*. Le mot se retrouve dans tous nos patois romands. A Porrentruy, il y a encore la *Place des Bennelats*.

é yō rdyé: — i vō l' dīrē txe i  
rpēsrē.

é s'ān-ālē pū lwē; él érīvē vā ēn-  
ērvīēr. lō pēsū yī dyé:

— tē mō n' pōrō p' dīr s'ē fā k'  
tōt mē vīō i pēsōx lē djā k' vē ān-  
āfīē?

— i tē l' dīrē a rvēnē, dyēt-é.

8. él-érvē a lē pūtx d' lānē. lō  
dyēl n'ētē p' lī; é n'y évē rā k' lē  
dyēlās kē dēvē étr én bwēn djnātx;  
pōxkē txe é y dē dī sō k'ē vlē, él  
yī dyé:

— s'ā bēkō dmēdē; mē tē m'  
pyē, i t' vē édiē.

é lō txēdj a frēmī é pē lō kwātxē  
dō sē krinqlīn.

9. lō dyēl rvēnē dēxpītē<sup>275</sup>), ér-  
nōdē<sup>276</sup>), érnīflē:

— é yē atxē dō nō pē xī!

— vē pīo a yē, k'ēl yī dyé.

é lēlē, s' bōtē é rōxīē aksō prū vīt.

tō d'ī kō él fzē mīn d' txe rī sē  
pūyē: yī tīr i pwa; é rēsātē:

— k'ās-tē m' fē?

— i t' prā tē pūyē, tē vwā; mē  
i vōrō bī sēvwā pōkwā sī bōnē n'  
bēyē pū nī vī nī av.

lō dyēl s' bōtē é rīr;

— s'ē txe lō krēpā k'ā dē lō  
txēlō, él érbēyērē dī vī.

é s' rādrēmēxē; lō vēyē értērē i  
pwa. lō dyēl rēlē i kō k' lē fnētr  
grūlēn.

— vwā-tē, i t' prā tē pūyē; mē  
k'ās-tē krē vō i pāmīē kē n' pūtx  
pū d' pām d'ū?

Il leur redit: — Je vous le dirai  
quand je repasserai.

Il s'en alla plus loin; il arriva  
vers une rivière. Le passeur lui dit:

— Tu ne me pourrais pas dire  
s'il faut que toute ma vie je passe  
les gens qui vont en enfer?

— Je te le dirai en revenant, dit-il.

8. Il arriva à la porte de l'enfer.  
Le diable n'était pas là; il n'y avait  
rien que la diablesse qui devait être  
une bonne sorcière; parce que quand  
il lui eut dit ce qu'il voulait, elle  
lui dit:

— C'est beaucoup demander, mais  
tu me plais, je te veux aider.

Elle le changea en fourmi et puis  
le cacha sous sa crinoline.

9. Le diable revint, grondant, ju-  
rant, reniflant:

— Il y a quelque chose de nou-  
veau par ici!

— Va seulement au lit, qu'elle  
lui dit.

Il alla, se mit à ronfler encore  
assez vite.

Tout d'un coup, elle fit mine de  
chercher ses poux: (elle) lui tire un  
cheveu; il ressauta:

— Qu'est-ce (que) tu me fais?

— Je te prends tes poux, tu vois;  
mais je voudrais bien savoir pour-  
quoi cette fontaine ne donne plus ni  
vin ni eau.

Le diable se mit à rire et dit:

— S'ils tuaient le crapaud qui  
est dans le tuyau, elle redonnerait  
du vin.

Il se rendormit; la vieille retira  
un cheveu. Le diable cria un coup  
que les fenêtres tremblèrent.

— Vois-tu, je te prends tes poux:  
mais qu'est-ce que tu crois avec ce  
pommier qui ne porte plus de pom-  
mes d'or?

<sup>275)</sup> Le verbe *dēxpītē* = tempêter, crier, gronder. — <sup>276)</sup> Quant à  
érnōdē, il signifie aussi jurer, grogner, pester à haute voix avec force jurons.

lő dyēl dyē ā ryē:

— kə n' txūāt-ē lę ręt k' mēdj lę ręsēn! ē pōe mītnē sī kō lęx mə trākīl.

10. ēn būsē<sup>277)</sup> ēprē, ēl yī tīrē lō trājīəm pwā. sī kō sī, ē yī fōtē ī kō d' pwē.

mē sē kōlēr fōe vīt ūtr; lę dyēlās lō ręmyālē<sup>278)</sup> xə bī k'ēl yī dmēdē sə lō pēsū dęvę tōt sē vīe dmōrę xū l'āv sē djmē ētr rāpyēsīe.

— ē, lę bēt! ē n'ē k'ē bęyīe sē ręm ā prēmīe k' vərē pō lō pēsē!

lę ptēt frēmī k'ēvę tō ōyī, s'mōtrę. tōt ā mētī, lę dyēlās yī bęyę lę trā pwā ē pōe yī dyē:

— t'ē bī ōyī lę rępōs? ē pōe yī rbęyę lę fīdyūr k'ēl ęvę ē yī swętę txēs.

11. ē pōe ē s'ā rvənē. txē ē fōe prę dī pēsū, ē yī dyē:

— lō prēmīe kə vərē, tə yī bęyərę tōt ręm ā lę mē, ē pōe tə t' sāvərę fō d' lę.

ā sē d' lę vęl k' ētādī sō rtę pō l'ębr, ē dyē:

— txūt lę ręt k' mēdj lę ręsēn ē pōe vęt pāmīe vęe rbęyīe dę pām d'ūe.

ē fōen x' kōtā k'ē yī bęyēn sōn-ēn txērdjīe d'ūe.

āfī ā sē d' lę vęl dī bōnę tērę ē dyē:

— txūt lę krępā k'ā dē lę txūō, ē pōe vęl vlę ręvwā tō kōtā dī vī.

ē yī bęyēn ęxbī dū sē d' lōyę d'ūe, ē pōe ęl ęlę tō djōyō vā l' txētę, ē pōe ęl ęrīvę vā sē fān.

<sup>277)</sup> C'est l'expression habituelle: *ēn būsē* (*pulsata*) *ēprē* = *un moment après*; *pulsare* = *būsē*, et *pulsone* = *būsō* = *coup, bourrade, choc.* (Cf. XXI. 4).

<sup>278)</sup> Littéralement: *ramieller* (*mel* = *mīə*) = *adoucir, apaiser en flattant.* *Guélat* a les deux formes: *ēmīlē* et *ēmyālē* = *adoucir, amadouer.* *Biétrix* n'a que *ēmyālē* = *amadouer, flatter.* (Cf. ci-dessous XXIII, 2).

Le diable dit en riant:

— Que ne tuent-ils la souris qui mange la racine! Et puis maintenant, cette fois, laisse-moi tranquille.

10. Un moment après, elle lui tira le troisième cheveu. Cette fois-ci, il lui f... icha un coup de poing.

Mais sa colère fut vite (outre) passée; la diablesse l'adoucit si bien qu'elle lui demanda si le passeur devait toute sa vie rester sur l'eau sans jamais être remplacé.

— Hé, la bête! il n'a qu'à donner sa rame au premier qui viendra pour le passer!

La petite fourmi qui avait tout entendu, se montra. Tout au matin, la diablesse lui donna les trois cheveux et puis lui dit:

— Tu as bien entendu les réponses? Et puis lui redonna la figure qu'il avait et lui souhaita chance.

11. Et puis il s'en revint. Quand il fut près du passeur il lui dit:

— Le premier qui viendra, tu lui donneras ta rame à la main, et puis tu te sauveras loin de là.

A ceux de la ville qui attendaient son retour pour l'arbre, il dit:

— Tuez la souris qui mange la racine et puis votre pommier veut vous redonner des pommes d'or.

Ils furent si contents qu'ils lui donnèrent son âne chargé d'or.

Enfin à ceux de la ville de la fontaine tarie il dit:

— Tuez le crapaud qui est dans le tuyau, et puis vous voulez ravoir tout de suite du vin.

Ils lui donnèrent aussi deux sacs de louis d'or, et puis il alla tout joyeux vers le château, et puis il arriva vers sa femme.

12. ę bęyę ą rwä lę trä pwä d'ūə, sę k' rędjęyęxę tę pyę lę rwä, kę yı dyę: « mő djidre! » pü d' dıex kō ą lę mnüt.

lę lädmę, lę rwä k' n'ętę djmę kőtä ę k' n'än-ęvę djmę prü, yı dmędę lęvü ęl-ęvę tę tręvę sę tręzōę.

— d' l'atr sā d'ęn ərvıər lęvü vę pęt ęlę ą pär tę k' vę vörę. vę dmędərę ą pęsü d' vę pęsę l'āv, ę pę vę rapyatrę vę sę.

kök dı, kök fę.

lę pęsü yı bęyę sę ręm, sätę xü l' bɔr, ę dādō lę rwä pęs ękq, piskę nyü nę y'ę ękq rępri lę ręm.

(Mme Bertha Pheulpin, buraliste postale, Miécourt.)

XXI. lę fɔl dı tę vęyę münıę d' myękq.

1. s'ętę ę y' ę bı lötä, piskę lę fän ęl ękq kazi tę ą sębę lę sęmdı, ętxvälę xü yoz-ęküvät<sup>279</sup>).

ą sı tä ę y' ęvę ę myękq ı münıę kę rbęyę xürmä pü d' kröoxö<sup>280</sup>) kę d' fęren.

lę dıa vňen sō d'ętę trę rętrępę ą sō mlı, vü k' s' ętę dję dęz-änę d' txıętxä<sup>281</sup>.

nyü n' yı ęlę pü ą mlı.

ę n' sętxę<sup>282</sup>) rä fęr d'atr kę d' s'ä ęlę.

2. lę fän kę pøyı dję fęr töt süetx

12. Il donna au roi les trois cheveux d'or du diable, l'âne chargé d'or, ce qui réjouit (tout plein) fort le roi qui lui dit: « Mon gendre ! » plus de dix (coups) fois à la minute.

Le lendemain, le roi qui n'était jamais content et qui n'en avait jamais assez, lui demanda (là) où il avait tout trouvé ces trésors.

— De l'autre côté d'une rivière, où vous pouvez aller en prendre tant que vous voudrez. Vous demanderez au passeur de vous passer l'eau et puis vous remplirez vos sacs.

Comme dit, comme fait.

Le passeur lui donna sa rame, sauta sur le bord, et dès lors le roi passe encore, puisque personne ne lui a encore repris la rame.

La fôle du tout vieux meunier<sup>a)</sup> de Miécourt.

(Patois de Miécourt.)

C'était il y a bien longtemps, puisque les femmes allaient encore presque toutes au sabbat le samedi, à cheval sur leurs petits balais.

En ce temps il y avait à Miécourt un meunier qui redonnait sûrement plus de son que de farine.

Les gens devinrent fatigués d'être trop (r)attrapés dans son moulin, vu que c'était déjà des années de dizette.

Personne n'y alla plus au moulin.

Il ne sut rien faire d'autre que de s'en aller.

2. Les femmes qui pouvaient déjà

a) Cf. GRIMM Nr. 27: Die Bremer Stadtmusikanten; J. BOLTE und G. POLIVKA, Anmerkungen zu den Kinder- und Hausmärchen 1, 237 ff.

<sup>279</sup>) Le mot ordinaire est ęküv (*scopaceu*); nous avons ici le diminutif: ęküvät (Cf. ci-dessous, § 6). — <sup>280</sup>) Le kröoxö (Allemand suisse *Krüsch*) désigne le *son*, le résidu de la mouture du grain. — <sup>281</sup>) Le txıętxä (assimilation de txıę tä, le *cher temps*) = *la famine, la dizette*. — <sup>282</sup>) Cette forme du passé défini sętxę est inusitée. On dit d'habitude: ı sę, nę sęn, vę sęt, ę sęn.

d'ěſer drīe lq dō d'yōz-ān, s'ātādēn pō yī běyīe dē *souvenirs*.

lē mērās yī běyē ū būe, lē rsəvūz īn-ēn; ēn-ātr ū txī, ēn-ātr ū txē, ēn-ātr ū pū, ēn-ātr ēn bōr. lq vwālī k' s'ān-ālē kōtr kōtxāvō.

3. <sup>283)</sup> ā lē nō ē s' trōvē ā mwātā d'ī bō. ē vwāyē ēn mājō k' ētē bī xūr ēbītē. lē txēdēl ā l'wāl <sup>284)</sup> brōlē xū lē tāl; ē y' ēvē dī fūe, pīsk'ē vwāyē lē fīmīer.

ēl ālē kōtr, mē kōm ē n' vwāyē nyū, ē s' mūzē tō kōtā k' s'ētē dē *voleurs*, lē mētr d' lē mājō.

ē bōtē sō būe ū l'ētāl, sōn-ēn ā lē grēdj, sō txī dō l'ēt ~~χūā~~ <sup>285)</sup>, sō txē dō l'ētr, sō pū ēmō lq ~~txūē~~ <sup>286)</sup>, sē bōr dē ū t~~χūvē~~ d'āv k' ētē dvē lē pūətx, ē pōe ē s' kūtxē.

4. ē s'ādrēmē x' bī k'ē n'ōyē p' lē *voleurs* kē, xū l'ūr d' lē mīēnō, t~~χūdēn~~ rātrē ū l'ōtā.

ēl ētī sēt ē pōe lq kāpītēn.  
t~~χē~~ ē vwāyēn k' kēkū dēvē ētē  
ātrē dē yōt mājō:  
— vē vūēr sō k'ē y'ē txīe nō,  
dyē ū ān-īn-ātr, ē pōe ē s' būsī <sup>287)</sup>  
l'ūl l'ātr.

5. s' fōe lq kāpītēn k' dōxē ūtrē.  
ē t~~χūdē~~ ālē pār ū txērbōnā <sup>288)</sup> pō  
āfūe sē pīpē: lq txē lq grīpē <sup>289)</sup> ū  
lē fīdyūr.

faire toute sorte d'affaires derrière le dos de leurs maris, s'entendirent pour lui donner des souvenirs.

La mairesse lui donna un bœuf, la receveuse un âne; une autre un chien, une autre un chat, une autre un coq, une autre un canard. Le voici qui s'en alla contre Courchavon.

3. A la nuit, il se trouva au milieu d'un bois. Il vit une maison qui était, bien sûr, habitée. La (chandelle à l'huile) lampe brûlait sur la table; il y avait du feu, puisqu'il voyait la fumée.

Il alla contre, mais comme il ne vit personne, il (se) pensa tout de suite que c'était des voleurs, les maîtres de la maison.

Il mit son bœuf à l'écurie, son âne à la grange, son chien sous le devant-huis, son chat sous l'âtre, son coq en haut la cheminée, son canard dans un caveau d'eau qui était devant la porte, et puis il se coucha.

4. Il s'endormit si bien qu'il n'entendit pas les voleurs qui, sur l'heure de la minuit, pensèrent rentrer à la maison :

Ils étaient sept et puis le capitaine.

Quand ils virent que quelqu'un devait être entré :

— Va voir ce qu'il y a chez nous, dit un à un autre, et puis ils se poussaient l'un l'autre.

5. Ce fut le capitaine qui dut entrer. Il crut aller prendre une braise pour allumer sa pipée: le chat le griffa à la figure.

<sup>283)</sup> Ce récit reproduit dès ce moment la *Fôle du Vieux Cheval* (X, 5 à 7).

<sup>284)</sup> Remarquer cette vieille expression si originale: *la chandelle à l'huile* = la lampe. — <sup>285)</sup> *L'ētχūā* ou *l'ōtχūā* est le mot ajoulot pour désigner le *devant-huis*; le Vâdais dit: *l'dvē-l'ō*. (Arch. III, p. 4, note 5). — <sup>286)</sup> Le *txūē* ou *tūē* désigne la *cheminée* (Cf. le vieux fr̄. *tuel*). — <sup>287)</sup> Cf. note 277 ci-dessus. — <sup>288)</sup> Cf. Fôle II, note 16, ci-dessus. — <sup>289)</sup> Le verbe *grīpē* ou *grēpē* = *griffer*; le subst. = lē *grīp* ou lē *grēp*. Pour le chat on dit plutôt: *lēz-ōyāt dī txē* (*ongle + dim.*).

é rāvwētē émō lq tχūē: lq pū yī tχyē xū īn-ōyē.

é s'āfūé ã l'ētāl, lēvū lq būē lq bōkē q pōe lq tūlē ã lē grēdj, lēvū lēn lq rūē dē rvī dē rvē.

ã pēsē dō l'ētχūā, lq txī lq mōrjē q yī dēxirē tō sē tχūlāt.

é s' tχūdē vnī lēvē dē lq tχūvē: lē bōr éxēpē<sup>290)</sup> ī kō évō sēz-āl.

6. é s' sāvē é pōe ālē dīr ēz-ātr:

— ālē yī ã sī sēbē! y'ē tχūdīē pār ī txērbōnā: é y' ān-ē ū k' m'ē fōtū dē kō d' tīr-brēz.

y'ē ravwētīē émō lq tχūē: é y' ān-ē ū k' m'ē fōtū ēn pālrē d' mōtxīē xū īn-ōyē.

ã l'ētāl īn-ātr é ékmāsīē d' mō rvōdr.

á lē grēdj é y' ān-ē īn-ātr kē m' fōtē dē kō d' mēdj d'ēkūv.

dō l'ētχūā, īn-ātr m'ē tō dēvūērē.

y'ē tχūdīē m' lēvē dē lq tχūvē d'āv: é y' évē ēn dōb k' ébrāyē<sup>291)</sup> pē ddē; él m'ē tō mōyīē... ālē yī vūēr; mwā ī n'yī vē pū!

7. é s'ān-ālēn tō lē rōt dē īn-ātr bō pō yī dmōrē.

7. é pōe vwālī kmā lq mūnīē d' myēkē fōe mētr dē lē mājō dē voleurs, pō lē pū grōs djōē dē fān dī sēbē.

Il regarda en haut la cheminée: le coq lui chia sur un œil.

Il s'encourut à l'étable, (là) où le bœuf le cossa et puis le lança (en) dans la grange, où l'âne le rua *de revient de reva*.

En passant sous le devant-huis, le chien le mordit et lui déchira toutes ces culottes.

Il se crut venir laver dans le cuveau: le canard éclaboussa un coup avec ces ailes.

6. Il se sauva et puis il alla dire aux autres :

— Allez-y en ce sabbat! J'ai pensé prendre une braise: il y en a un qui m'a foutu des coups de tire-braise.

J'ai regardé en haut la cheminée: il y en a un qui m'a foutu une pelletée de mortier sur un œil.

A l'écurie, un autre a commencé de me rouler.

Dans la grange, il y en a un autre qui me f... icha des coups de manche à balai.

Sous le devant-huis, un autre m'a tout dévoré.

J'ai cru me laver dans le cuveau d'eau: il y avait une folle qui faisait la lessive par dedans; elle m'a tout mouillé... Allez-y voir; moi je n'y vais plus!

7. Ils s'en allèrent toute la troupe dans un autre bois pour y demeurer.

Et puis voilà comment le meunier de Miécourt fut maître dans la maison des voleurs, pour la plus grande joie des femmes du sabbat.

<sup>290)</sup> Cf. ci-dessus note 61. — <sup>291)</sup> Le mot ébrāyē ou ébrāyār = laver (en frottant vigoureusement) le linge qu'on a d'abord « coulé » à la lessive. Après cela, le linge est étxēpē à la rivière, rincé à grande eau et battu sur la planche appelée étxēpūr. (Cf. ci-dessous XXII, 5, note 300). Voici donc les opérations de la lessive: d'abord on atχūv lē būr = on encuve la lessive; puis le linge est kūlē = coulé, puis ébrāyē, enfin étxēpē.

ã dĩ mém k' tő sē dјnātx ălĩ tő  
lē sēmdī fēr yō bōňā txiē lq ptē  
mūnīθ . . . .

On dit même que toutes ces sor-  
cières allaient tous les samedis faire  
leurs beignets chez le petit meunier . . . .

(Mme Bertha Pheulpin, buraliste postale, Miécourt.)

XXII. fōl dē trā flūz<sup>292</sup>, ő bř  
d' lq txēs.

Fôle des trois fileuses, ou bien  
de la chance.

(Patois de Miécourt.)

1. s'ētē dē lō tā lēvū lē rēn fēzī  
yō mēnēdjē ę flī lq rēst dī tā a kār<sup>293</sup>)  
dē l'ētr.

1. C'était dans les temps où les  
reines faisaient leurs ménages et fi-  
laient le reste du temps au coin de l'âtre.

ę y' ăn-ēvē ęn k'ētē, kōm lq dyē  
mē mīmī, ı pō pārājūz. ęl flē bř lē  
kōrā<sup>294</sup>); mē lēz-ētōp, sōli n' yī ălē  
p' dī tō. ęl lē fzē ę rēdūr pē sē sēr-  
vāt dē ı grō dyōnīe lēvū lq rwā n'ălē  
djmē. ă lē mūe dī rwā, lq dyōnīe  
ētē tō pyē.

Il y en avait une qui était, comme  
le disait ma grand'mère, un peu pares-  
seuse. Elle filait bien (les) la filasse ;  
mais les étoupes, cela ne lui allait pas  
du tout. Elle les faisait (à réduire) ser-  
rer par ses servantes dans un grand  
grenier où le roi n'allait jamais. A la  
mort du roi, le grenier était tout plein.

2. ı bē djō ęl dyē ă sō būeb k'  
ētē dē l'ēdjē dē s' mēryē: « sē-tē bř?  
lē djūən bēxāt kē fēlē tō sēz-ētōp  
srē tē fān, pō ętr ă mwē bř xūr k'  
t'ōx ęn bwēn fān d' mēnēdjē, ęn  
bwēn ęvrīər. » ę fē bř kōtā.

2. Un beau jour, elle dit à son  
fils qui était dans l'âge de se marier:  
« Sais-tu bien ? La jeune fille qui  
filera toutes ces étoupes sera ta femme,  
pour être au moins sûr que tu aies  
une bonne femme de ménage, une  
bonne ouvrière. » Il fut bien content.

3. ę y' ęvē ęn vāv<sup>295</sup>) k' ęvē dūo  
bēxāt: ęn k' n'ētē p' bēl, mē bwēn  
ęvrīər, kē n' sē yōvē p' fō d' sē flēt,  
dī tā k' l'ātr ętē ęn bēl bēxāt, mē  
brāmā pārājūz ę pō kūryōz; ęl nō  
sēvē dūrīə ă lē flēt ı ptē kār d'ūr sē  
rītē ă lē fnētr pō vūr sō kē s' pēsē  
txū lē txmī.

3. Il y avait une veuve qui avait  
deux filles : une qui n'était pas belle,  
mais bonne ouvrière, qui ne se levait  
pas (loin) de son rouet, (du temps  
que) pendant que l'autre était une  
belle fille, mais très paresseuse et  
puis curieuse ; elle ne savait (durer)  
rester au rouet un petit quart d'heure  
sans courir à la fenêtre pour voir ce  
qui se passait sur les chemins.

<sup>292</sup>) Cf. le Conte de GRIMM Nr. 14 : *Die drei Spinnerinnen*; J. BOLTE u.  
G. POLIVKA 1, 109 ff. — <sup>293</sup>) Ce mot *kār*, que j'ai déjà relevé *Arch. IX*, p. 20,  
note 142 (*Paniers*) est encore employé de nos jours : *ı kār* ou *ı kārā* et dé-  
signe un *coin*, un *angle*, un *réduit*. — <sup>294</sup>) Le mot *lē kōrā* désigne la filasse  
de première qualité, qu'on a soigneusement débarrassée des étoupes. La *twāl*  
d' *kōrā* était rénommée dans le temps. — <sup>295</sup>) La *vāv* (*vidua*) = la *veuve* ;  
pour le *veuf*, le patois dit *ı vāvrē*. Je ne sais à quoi rattacher cette forme.

ěl dyě ā sě mēr k'ěl sə vlē ālē smōdr<sup>296)</sup> ā lě rēn pō flē sēz-ētōp.

lě mēr dyě ā l'ātr: « vě ęxbī; tə srō bī mwāyūe k' tē sčer kə n' tī p' ā sč flāt. »

4. ę pětxěn ā pwē dī djō. lě mēr yō swětē bwěn txēs.

lě rēn prēně lě pū běl; ěl yī pyējē mōe k' l'ātr.

ěl lě mně dē lə dyənīe lěvū ē y' ęvē ī mōsē də flāt lěvū ěl pōyē txwāzī stē k' yī ādrē lō mōe.

ā bū dī djō, ěl nə flē dyēr; lō dūzīem nō pū; lō trājīem, ěl sə bōtē ē pūrē, ę pō ěl děxādē<sup>297)</sup> ān-ěn fnētr pō vūe d' kē sā ētē l'ōtā: ěl djābyē<sup>298)</sup> d' sə sāvē.

5. tō d'ī kō, ěl vwāyē vñi trā fān k' yī fzī dē sīn dā lwē. ěl yī dmēdēn sōk' ěl pūrē; ěl yō dyē.

ěn d' sē fān ęvē dī rūdjō pwā, ę pō ęn lēvr pū grōs k'ēn ęl<sup>299)</sup> dē tōtxē, k' yī pādē txū l' mōtō.

l'ātr ētē blōdāt, ęvō ī pūs xī lērdjō k'ēn pāl dē fwē.

l'ātr ētē nwārāt, ęvō ī pīe xī grō k'ī dō d'ětxēpūēr<sup>300)</sup>

6. ěl lē trōvē pōt; ę yī fzī kāzī ę pāvū. mē tχē ę yī dēn dī k' ěl ētē dē flūz, ěl lē fzē ę ātrē, lē mně ā

Elle dit à sa mère qu'elle se voulait aller offrir à la reine pour filer ses étoupes.

La mère dit à l'autre: « Va aussi; tu serais bien meilleure que ta sœur, qui ne tient pas à son rouet. »

4. Elles partirent au point du jour. La mère leur souhaita bonne chance.

La reine prit là plus belle; elle lui plaisait mieux que l'autre.

Elle la mena dans le grenier où il y avait un monceau de rouets où elle pouvait choisir celui qui lui irait le mieux.

Au bout du jour, elle ne fila guère; le deuxième non plus; le troisième elle se mit à pleurer, et puis elle descendit à une fenêtre pour voir de quel côté était [la] sa maison: elle projetait de se sauver.

5. Tout d'un coup elle vit venir trois femmes qui lui faisaient des signes de loin. Elles lui demandèrent ce qu'elle pleurait; elle (le) leur dit.

Une de ces femmes avait les cheveux rouges, et puis une lèvre plus grosse qu'un rebord de gâteau, qui lui pendait sur le menton.

L'autre était blonde(tte), avec un pouce si large qu'une pelle de four.

L'autre était noire(tte), avec un pied plus large qu'un dos de planche à battre le linge.

6. Elle les trouvait vilaines; elles lui faisaient presque peur; mais quand elles lui eurent dit qu'elles étaient

<sup>296)</sup> Le verbe *smōdr* (*submonere*), (part. passé: *smōjū*), n'a pas le sens du vx. frç. *semondre*, mais signifie: *offrir*. — <sup>297)</sup> Elle *descendit* à une fenêtre d'un étage inférieur, le grenier n'ayant que des *tāglō* = *des lucarnes* auxquelles elle ne pouvait atteindre. — <sup>298)</sup> *djābyē* = *décider, projeter, délibérer*. *Pan.* 229 l'emploie dans le sens d'*inventer*. (Cf. *Arch. VI*, N° 130, p. 19, note 1). — <sup>299)</sup> Le mot *ęl*, s. f. = litt. *ourle*, un *ourlet*; ici le *bord* extérieur du gâteau, qui est replié comme un ourlet; ce que le Vaudois appelle le *revon*. — <sup>300)</sup> *L'ětxēpūēr* = la planche, le banc sur lequel on rince et on bat le linge, et sur lequel on le met ensuite épurer.

dyənīə, lēvū əl əkmāsən ə dōyīə<sup>301)</sup>  
ā trēvēyo.

ə bū d' ət djō, tō lēz-ətōp fōn  
flē ān-ī pū bē flē k'ān-əx pōyū vūər.

7. əl əvē ī pō pāvū pō lē vūər  
pētxī pōx k'ēl n'əvē rā pō lē pēyīə;  
mē ə yī dyēn k'ēl n'əvē p' fāt d' yō  
rā bēyīə pō yōt pwēn, k'ēl nə dēvē  
p' rēbyē d' lēz əvītē ā sē nās, s'ēl  
nə vlē p' pīdr sē txēs.

əl yō prōmēxē bī, ə pō ə pē  
txēn fō.

8. əl əlē lō lādmē vā lē rēn pō  
yī dīr k' lēz-ətōp ətī flē. lē rēn nə  
lō vēlē p' krēr. əl tχūdē k'ēl əx  
fāyū ā mwē vēt-ā pō flē tō sēz-ətōp

stē k' fō əbābī, s' fō lē.

mē tō d' mēm, əl yī dyē k' lē  
nās sə frī ā pū tō.

əl lē mnē vā sō būb, k' fō  
bīnēyērū d' lē vūər xī bēl, ə pō k'  
n'ā rveñē p' dī bē flē k'ēl fōzē.

9. tχē s' fō ərīvē k'ē vī fēr lē  
nās, lē dīnēn bēxāt dmēdē ā dīnēn  
rwā d'vētē trā tχūzēn k'ēl əvē.

ə fō bī d'əkūə.

ədō pō l'djō dē nās, əl ərīvēn lē  
trā dē dē bēl kārēs tō ryūē d'ūə, ə  
pō bī vētī, bī txāsīə.

mē tχē lō dīnēn rwā lē vīwāyē,  
ə dyē ā sē dīnēn fān: « x' mōn-ām,  
tē pērāt n' sō p' bēl! ə pō k'ās ə

des fileuses, elle les fit (à) entrer,  
les mena au grenier où elles commen-  
cèrent à abattre du travail.

Au bout de huit jours, toutes les  
étoupes furent filées en (un) le plus  
beau fil qu'on eût pu voir.

7. Elle avait un peu peur pour  
les voir partir, parce qu'elle n'avait  
rien pour les payer; mais elles lui  
dirent qu'elle n'avait pas besoin de  
leur rien donner pour leur peine,  
qu'elle ne devait pas oublier de les  
inviter à ses noces, si elle ne voulait  
pas perdre sa chance.

Elle [le] leur promit bien, et puis  
elles partirent loin.

8. Elle alla le lendemain vers la  
reine pour lui dire que les étoupes  
étaient filées. La reine ne le voulut  
pas croire. Elle pensait qu'il eût fallu  
au moins vingt ans pour filer toutes  
ces étoupes.

Celle qui fut étonnée, ce fut  
elle.

Mais tout de même, elle lui dit  
que les noces se feraient au plus  
tôt.

Elle la mena vers son fils qui fut  
bien heureux de la voir si belle, et  
puis qui n'en revenait pas du beau  
fil qu'elle faisait.

9. Quand ce fut arrivé qu'ils vou-  
laient faire les noces, la jeune fille  
demanda au jeune roi d'inviter trois  
cousines qu'elle avait.

Il fut bien d'accord.

Done le jour des noces, elles arri-  
vèrent les trois dans de beaux car-  
rosses tout brillants d'or, et puis bien  
vêtuës, bien chaussées.

Mais quand le jeune roi les vit,  
il dit à la jeune femme: « Sur mon  
âme, tes parentes ne sont pas belles!

<sup>301)</sup> Le mot *dōyīə* = *battre, frapper*. Cf. *Pan.* Ms. A. vers 430: ə vō  
*dōyīə stō dēm.* — Ici *dōyīə ā trēvēyo* = litt.: *battre au travail*, c. à d. *abattre de la besogne*.

dīr k'ě sě lē trā xī mā gūənē? <sup>302)</sup>

— dmēdə-yō, dyě lě djūən fān.

ě yō dmēdě.

10. stē k'ěvē lě grōs lēvr yī dyě k' s'ētē tē k'ěl ěvē mōyīə lō flē ā flē.

stē k'ěvē lō lērdjē pūəs yī dyě k' s'ētē tē k'ěl ěvē tōə <sup>303)</sup> lō flē ā flē.

stē k'ěvē ī pīə kqm ī dō d'ětxē-pūər yī dyě k' s'ētē tē ēl ěvē fē ālē lě rūə d' lě flāt ā flē.

tχē ēl-øyē sōlī, ē vñē xī trēbī k'ě dēfādē ā sē djūən fān dē n' pū flē djmē, pōx k'ěl ē pāvū k'ě vñēx dīx pōt kmā sē trā tχūzēn; ē pō s'ā dā sōlī k' lē rēn n' flā pū.

mē mñmī k'ētē ā stē nās pō fēr lō byā tōtxē <sup>304)</sup> s'ī ēmūzē bī.

tχē ē n'ōen pū fāt dō lē, ē lē bōtēn txū lē pāl dī fwē, lē tūlēn djēk sī ē myēkō, lēvū ēl s'ā ēdjōkī <sup>305)</sup>.

Et puis qu'est-ce à dire qu'elles sont les trois si mal arrangées? »

— Demande-(le) leur, dit la jeune femme.

Il [le] leur demanda.

10. Celle qui avait la grosse lèvre lui dit que c'était tant qu'elle avait mouillé le fil en filant.

Celle qui avait le large pouce lui dit que c'était tant qu'elle avait tordu le fil en filant.

Celle qui avait le pied comme un dos de planche à battre le linge lui dit que c'était tant elle avait fait aller la roue du rouet en filant.

Quand il entendit cela, il [de]vint si épouvanté qu'il défendit à la jeune femme de ne plus filer jamais, parce qu'il eut peur qu'elle [ne] [de]vint (ain)si vilaine (comme) que ses trois cousines; et puis c'est depuis cela que les reines ne filent plus.

Ma grand'mère qui était à cette noce pour faire les gâteaux de fête s'y amusa bien.

Quand ils n'eurent plus besoin d'elle, ils la mirent sur la pelle du four, la lancèrent jusqu'ici à Miécourt où elle s'est perchée.

(Mme Bertha Pheulpin, buraliste postale, Miécourt.)

<sup>302)</sup> Un *gūənē* est un *jupon*; *ētr mā gūənē* signifie d'abord *être mal enjuponné, mal vêtu, mal attifé*; puis, comme ici, *mal arrangé physiquement, par suite de défauts corporels trop apparents*. Il ne peut évidemment pas s'agir de *vêtements*, puisqu'on vient de nous dire qu'elles sont « *bien vêtues, bien chaussées* ». — <sup>303)</sup> On a les deux formes du part. passé : *tōə* et *tōrjū*, de l'infinitif *tōədr* (Cf. *mōədr*, part. passé : *mōə* et *mōrjū*. *Arch. III*, p. 267, note 3). <sup>304)</sup> Les *byā tōtxē* ou *trētxē*, litt. : *les blancs gâteaux*, sont ceux qu'on fait de *fine fleur de farine* à l'occasion des fêtes. Les *tōtxē* sont en général recouverts de *frēyūr* = *œufs battus mêlés de crème*. Les gâteaux de St-Martin sont des *byā tōtxē* (*torca + ellu*). — <sup>305)</sup> Le verbe *s'ēdjōkī* = *se percher comme les oiseaux, les poules*. Ex. : *nō djrēn sō ēdjōkī*; *l' pū s'ā ēdjōkī xū s'ēbr* (Cf. le patois vaudois : *être à dzō*, même sens.). — C'est ainsi qu'on terminait cette fôle quand on la racontait à une noce.

XXIII. lē vwāyēdjū dē ptēt  
rēs<sup>306</sup>).

1. ī bē djq lq pū txīe l' mēr q  
pē lē djērēn txīe l'xēvīe<sup>307</sup> s'ān-  
ālēn drīe lq krā mēdjīe dē nūx.

tē ēl-ēn bī mēdjīe, lq djērēn dyē  
ā pū: « y'ēmrō bī m'ān-ālē ā kārēs!

— ētā, dyē lq pū, ī m'ā vē ā fēr  
ēn ēvō nō krōtx<sup>308</sup>) dē nūx. »

tē ēl fē prāt, lq djērēn mōtē ddē  
ē pē dyē ā pū d' fēr lq txvā.

— mwā, ētr lq txvā! mwā, lq pū  
dī mēr! tē rbōl!<sup>309</sup>) ā dē nyā! ī vō  
bī ētr *cocher*, mē p' lq txvā!

2. vwāsī k' lē bōr dī mūnīe sē  
prōmnē pē lī, ē pē ē s' mōkē d'yō.

mē lq pū l'ēmyālē tē k'ēl sē lēxē  
ābōrlē; ē pē ēprē lq pū lē lāsē a  
gālō.

tē ē fēn ā lērdjē, ē trōvēn ēn  
ēdyēyē ē pē ēn ēpīdyē k' yō dmēdēn  
ē mōtē.

lq djērēn dyē ā pū: « prā lē, s'ā  
dē xī mēgrē dī! »

3. vwāsī k' lē nō vñē, ē pē ēprē  
k'ēl cēn bī rītē, ēl ērīvēn dē ī kābārē.

lq kābārtē, k' ētē īn-ōrdyēyū, nē  
lē vñē p' kūtxīe.

lq pū y prōmēxē l'ūd' lq djērēn,  
ē pē lq bōr k' y ā frē ū tō lē djō.

Les voyageurs de petite race.  
(Patois de Miécourt.)

Un beau jour le coq chez le maire  
et puis la poule chez le sacristain  
s'en allèrent derrière le Crêt manger  
des noix.

Quand ils eurent bien mangé, la  
poule dit au coq: « J'aimerais bien  
m'en aller en carrosse!

— Attends, dit le coq, je m'en  
vais en faire un avec nos coquilles  
de noix. »

Quand il fut prêt, la poule monta  
dedans et puis dit au coq de faire le  
cheval:

— Moi, être le cheval! Moi, le  
coq du maire! Tu perds la tête! Ah!  
parbleu non! Je veux bien être cocher,  
mais pas le cheval!

2. Voici que le canard du meunier  
se promenait par là, et puis il se  
moqua d'eux.

Mais le coq le flatta tant qu'il se  
laissa atteler; et puis après le coq  
le lança au galop.

Quand ils furent au large, ils  
trouvèrent une aiguille et puis une  
épingle qui leur demandèrent à  
monter.

La poule dit au coq: « Prends-  
les, c'est des si maigres gens! »

3. Voici que la nuit vint, et puis  
après qu'ils eurent bien couru, ils  
arrivèrent dans un cabaret.

Le cabaretier, qui était un orgueil-  
leux, ne les voulait pas coucher.

Le coq promit l'œuf de la poule,  
et puis le canard qui lui en ferait  
un tous les jours.

<sup>306</sup>) Cf. le Conte de GRIMM N° 10: *Das Lumpengesindel*; vgl. J. BOLTE u. G. POLIVKA 1, 75 ff. — <sup>307</sup>) Le *xēvīe* (Aj.) ou *xēvīe* (Vd) est le *clavier* (*clavariu*), ou *marguiller*. — <sup>308</sup>) C'est le mot habituel pour les *coquilles de noix*. — <sup>309</sup>) Littéralement: *tu reboules*. Le mot *rbōlē* signifie: *redresser les quilles*, « *requiller* »; mais je ne l'ai jamais encore rencontré dans le sens de « *perdre la tête* », quoiqu'on dise familièrement: *t' pīs lē bōl* = *tu perds la boule!*

ë lë fôrë dë lë pâküz<sup>310)</sup> ā lõ d'  
lë txôjën; më lë bôr vlë kûtxiâ dve  
l'ôtâ, vâ lë mäjnât â txî.

4. ã lë pwët dî djô, lô pû rëvwâyë  
lë djôrë. ë mëdjën l'ûø, ë pœ txëpë  
lë krôtx â fwëna.

ël ãpitxen l'ëpdîyë dë ï pânmë<sup>311)</sup>,  
ë pœ l'ëdyeyë dë l'fôtôyë dî kâbârtiø,  
ë pœ ë s' sâvëñ ëvô lë bôr k' lë  
vwâyë pësë.

5. lë servât s' yëv pô fér lô dë-  
djûnô; ël nô sëvë fér dë fûø. lô mëtr  
vëñë ã pësë; ë sërë së më txü sî  
pânmë, ë pœ ë s'ëgrëfînë tô lë më;  
ë sëñë kôm ï bûø.

ë s' lëxë txwâ txü sô fôtôyë, më  
ë s' ryôvë ã pû vît: l'ëdyeyë s'ëtë  
pyëtë âtrë pô k'â së fidyûr.

ë dëvîzë<sup>312)</sup> k' s'ëtë lô pû k' ëvë  
djûø së tô li, txë lë sërvât vëñë y  
dîr k' tô së vwâyëdju dë ptët rës  
ëtî pëtxî.

ë djûrë dâlî kë dë stë sñêtx li, ë  
n'â vlë pû djmë pâr pô lôdjëø.

Il les fourra dans la buanderie à  
côté de la cuisine; mais le canard  
voulut coucher devant la maison,  
vers la maisonnette du chien.

4. A la pointe du jour, le coq  
réveilla la poule. Ils mangèrent l'œuf,  
et puis jetèrent les coquilles au four-  
neau.

Ils planterent l'épinglé dans un  
essuie-main, et puis l'aiguille dans le  
fauteuil du cabaretier et puis ils se  
sauvèrent avec le canard qui les vit  
passer.

5. La servante se lève pour faire  
le déjeuner; elle ne savait faire de  
feu. Le maître vint à passer; il serra  
sa main sur cet essuie-main, et puis  
il s'égratigna toute la main; il sai-  
gnait comme un bœuf.

Il se laissa choir sur son fauteuil,  
mais il se releva au plus vite: l'aiguille  
s'était plantée autre part qu'à la figure.

Il devina que c'était le coq qui  
avait joué ces tours-là, quand la ser-  
vante vint lui dire que tous ces voya-  
geurs de petite race étaient partis.

Il jura alors que de cette sorte-là,  
il n'en voulait plus jamais prendre  
pour loger.

(Mme Bertha Pheulpin, buraliste postale, Miécourt).

<sup>310)</sup> La *pâküz* (All. *Backhaus*) est la *buanderie*, qui renfermait parfois aussi le *four*. Mais dans bien des maisons, le four se trouvait à la cuisine. — Dans le vieux temps, on mettait, à la *pâküz*, des planches sur lesquelles les poules allaient se percher en hiver, pour être au chaud. — <sup>311)</sup> Comme dans les autres patois romands, l'*essuie-main* se dit: *pânmë*. Le verbe *pâñë* (*pan-*  
*nare*) = *essayer, torcher*. — <sup>312)</sup> Le verbe *dëvîzë* signifie non pas *deviser, parler* (*djâzë*), mais *deviner*.